

HERVÉ GUIBERT

LES GANGSTERS



LES ÉDITIONS DE MINUIT

LES GANGSTERS

OUVRAGES D'HERVÉ GUIBERT



L'Image fantôme.
Les Aventures singulières.
Les Chiens.
Voyage avec deux enfants.
Les Lubies d'Arthur.
Le Seul visage.
Les Gangsters.
Fou de Vincent.
En collaboration avec Patrice Chéreau
L'Homme blessé.

AUX ÉDITIONS GALLIMARD

La Mort propagande.
Zouc par Zouc. L'entretien avec Hervé Guibert.
Suzanne et Louise.
Des aveugles.
Mes parents.
Vous m'avez fait former des fantômes.
Mauve le vierge.
L'Incognito.
À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie.
Le Protocole compassionnel.
L'Homme au chapeau rouge.
Le Paradis.
Photographies.
La Piqûre d'amour et autres textes
suivi de *La chair fraîche.*
Vole mon dragon.
La Photo, inéductablement.
Le Mausolée des amants.
Articles intrépides.
Vice.
Lettres à Eugène. Correspondance 1977-1987,
avec Eugène Savitzkaya.

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Mon valet et moi.
Cytomégalovirus, journal d'hospitalisation.

HERVÉ GUIBERT

LES GANGSTERS



LES ÉDITIONS DE MINUIT

à Hans Georg

© 1988 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
ISBN 978-2-7073-1176-4

www.leseditionsdeminuit.fr

« Bonjour Madame. On nous a chargés de traiter les arbres de votre jardin. Tous les bois du quartier sont infestés de parasites. Regardez avec la loupe : cette bestiole, c'est ce qu'on appelle un capricorne, et ça boulotte tout sur son passage.

– Vous êtes des ouvriers de la Ville de Paris ?

– Oui, vous n'aurez rien à payer.

– Il faut que vous montiez dire ça à ma sœur, moi je ne suis pas la patronne ici. »

Le lendemain, en prenant congé de mes grand-tantes, je trouve les arbres du jardin massacrés, les branches posées en tas sur la terre nue.

Le mardi 14 avril, je pars une semaine à la campagne, à Vincelottes, au bord de l'Yonne, en compagnie de T., C. et de leurs enfants. À cette date

je devais être à Lisbonne avec Hans Georg, mais le médecin l'a interdit. J'ai un zona. Piqûres d'antibiotiques, calmants à base d'opium et de belladone, rien n'apaise mes douleurs. Elles se relancent et s'entrecroisent, comme un feuilleté d'un raffinement diabolique. La crampe la plus sourde menace le tréfonds d'implosion imminente. La plus franche est une sensation d'éventration tantôt verticale tantôt horizontale, une seule plaie énorme qui traverse le bassin, si fraîche qu'elle n'a pas laissé aux chairs le temps de se ressouder, chaque mouvement narque les sutures. La nuit, le moindre frôlement de l'étoffe la plus légère au bord de la peau en décolle un morceau de son fer chauffé à blanc. Entre l'éventration et la brûlure, il ne manquait plus qu'un ver à soie, qui fait rouler l'un après l'autre dans la zone suppliciée ses piquants de châtaigne. Je n'avais pas encore appris que l'acupuncture, des intraveineuses à l'eau d'Uriage, la vitamine B 12 à fortes doses et des cataplasmes d'argile sous bandages auraient pu me secourir. Chaque soir, à la messe, ma grand-tante Louise priait pour moi. Mon ami Philippe, lors d'un dîner, m'apprit que la souffrance était scientifiquement un tel mystère qu'on pouvait presque dire qu'elle n'existait pas. Les enfants de T. et C., qui ont trois ans et un an, sans qu'on leur donne

de recommandations, eurent instinctivement conscience de mes douleurs : si turbulents et affectueusement agressifs, ils m'enfermèrent cette fois dans la bulle de verre d'une quarantaine qui me rendit invisible à leurs yeux.

Contrairement à l'habitude, je n'avais pas laissé à Suzanne le numéro de téléphone de l'endroit où j'allais rester une semaine. En fait je ne l'avais pas, C. avait tardé à me le donner et au moment de partir j'avais oublié de le lui redemander. Il était noté sur l'appareil, posé au premier étage de la maison de campagne, mais quel était l'indicatif ? Il était compliqué avec les enfants de crier une question d'un étage à l'autre, de plus un 8 avait un air de 3, et un 41 trop noir avait été à demi barré. Ma grand-tante Suzanne comprenait mal les chiffres au téléphone, prendrait difficilement un crayon et un calepin pour les inscrire, je l'appellerais plutôt, comme d'habitude, le soir vers sept heures, quand Louise est partie à la messe, ou un soir sur deux.

Chaque fois que je lui téléphone, Suzanne est allusive, fuyante ; elle, d'ordinaire si chaleureuse, devient désagréable quand j'exige des éclaircissements. Pourtant, une fois ou deux, elle me confie

quelques éléments curieux, que je rattache d'abord à ses crises paranoïaques : « Je ne suis plus chez moi », « Maintenant c'est ta tante Louise la patronne ici », « Je crains qu'elle n'abuse de mon impotence pour faire bénéficier quelqu'un de ses largesses et de ses folies, mais je ne peux pas te dire qui... » Quand elle parvient à m'inquiéter pour de bon, elle se ravise par des indications mystérieuses, un peu goguenardes : « Tu verras, tu verras, non, non, je ne peux pas t'en dire plus, tu te rendras compte par toi-même, oh, oui, tu trouveras les choses un peu beaucoup changées à ton retour... » Je ne m'affole pas : ne se venge-t-elle pas de mon départ ? et puis, il y a un précédent : un ou deux mois plus tôt, alors que je l'appelle un soir pour prendre de ses nouvelles, elle m'annonce d'emblée d'un air tragique : « Ça va on ne peut plus mal ! Ça ne pourrait pas aller plus mal ! Figure-toi qu'on a un très très gros pépin. » Je lui demande de quoi il s'agit, elle se contente de me répondre : « Non, non, je ne peux pas t'en parler au téléphone, c'est impossible, je t'en parlerai dimanche. » Vais-je devoir attendre quatre jours dans cet état d'inquiétude ? Je lui explique qu'on ne peut pas comme ça alarmer un ami au téléphone, et le laisser tomber sans aucune explication. Elle, qui prétend tellement m'aimer, me

répond, avant de raccrocher : « Eh bien, si ! » Furieux, j'exige qu'elle me passe Louise, à qui je demande : « Mais qu'est-ce que c'est que cette affaire ? » Louise me répond en chuchotant, comme un secret diplomatique : « On soupçonne l'aide-ménagère de barboter des draps »...

Le lendemain de Pâques, le temps s'est assombri. Nous en profitons pour monter sur les coteaux voir les cerisiers en fleur. Des caravanes de Gitans se sont garées au bord des champs, ils attendent que les fleurs se transforment en fruits, chacun a pris sa place pour contrôler son lopin, suspendu deux mois durant autour de ce moment où le blanc poudreux virera au grenu luisant ; la cueillette est le seul travail officiel de l'année. Malheureusement, Hans Georg n'a pas pu voir la splendeur des champs de cerisiers. En porte-à-faux entre cette douleur dont je ne cesse de me plaindre pour vainement m'en soulager, l'agitation des enfants et l'épuisement des parents, il est reparti plus tôt que prévu, mal à l'aise. Peu avant son départ, nous parlions dans le jardin des virages un peu curieux dans lesquels actuellement semblaient caler nos vies, les uns et les autres, il me dit : « Nous devons passer sous une mauvaise étoile. »

Moi aussi, je rentrai plus tôt que prévu, le mardi au lieu du mercredi, le frère de C. débarquait avec sa petite amie, je me fis accompagner à la gare d'Auxerre pour prendre le train. Auparavant j'avais appelé Vincent pour vérifier qu'il serait bien libre le soir de mon retour, j'étais joyeux de le revoir. Le train était bondé à cause du week-end de Pâques ; une vieille femme crasseuse et trop vêtue s'assit intempestivement contre moi, me cogna les jambes avec un sac dans lequel elle se mit à fouiller, affalée sur mes genoux, pour en sortir des sandwiches puants. Enfin, elle déballa de son sac une lettre ronéotypée que je ne me privai pas de lire : elle était écrite à ses chers fidèles, par le curé du village, à l'occasion des fêtes pascales. Il faisait la gazette de la paroisse, à un moment je lus, et relus pour m'en souvenir, tant ces phrases me parurent cocasses : « Le nez de la madone a disparu. La toute belle est devenue bien moche. » La vieille femme fourra une main dans son sac entrouvert et se mit à peloter son chapelet. J'avais envie de faire mal à cette femme. Je repensai à la phrase d'Hans Georg : « Nous devons passer sous une mauvaise étoile. » Je baissai le menton vers le revers de ma veste noire sur laquelle, depuis une semaine, était agrafée une étoile de mer dorée, minuscule, dans le moulage de la-

quelle le moindre pigment était restitué. Je l'adorais. Peut-être adorais-je mon malheur. La mauvaise étoile d'Hans Georg pouvait être cette étoile de mer ; en arrivant chez moi, je la dégrafai et la remplaçai par le petit archange-mousquetaire que j'avais porté ces derniers mois, avant l'étoile. J'ai découvert ces broches au mois de décembre dans le magasin de jouets du passage Vivienne, et j'y retourne fréquemment pour voir s'il y en a des nouvelles. J'en ai acheté des dizaines, que j'ai données à Mathieu, à Eugène, à la fille de T. Il y a une harpe, un voilier avec ses coéquipiers lilliputiens, des ours en peluche ou de banquise, un chat repu tout hérissé d'angora, des papillons ; récemment, cette étoile de mer est apparue sur le tableau-tin de feutrine où ils sont épinglés, je l'ai achetée après un tout petit temps d'hésitation, ainsi qu'un crapaud que j'ai fixé malicieusement sur la braguette d'un caleçon rose en l'offrant à Vincent. Je me suis renseigné, c'est une jeune fille qui cisèle ces broches ; une fois qu'elle a fait un modèle, elle le tire à quelques dizaines d'exemplaires, puis détruit l'empreinte, afin qu'ils aient quelque chose de rare, incitent aux collections et aux échanges. Je suis fasciné par les objets que façonne cette jeune fille, je tenterai un jour de faire sa connaissance.

De retour à Paris le mardi 21, à l'heure du déjeuner, j'attends l'après-midi pour rappeler mes grand-tantes. Habituellement, après une absence de quelques jours, ou bien je passe les voir, ou je viens déjeuner avec elles dès le lendemain. Suzanne, au téléphone, a l'air presque contrariée que je sois rentré un jour plus tôt que prévu : « Oh ! tu es rentré ! déjà ? me dit-elle. Oh ! enchaîne-t-elle aussitôt, tu ne pourras pas venir déjeuner demain, ta tante Louise doit faire une course dans Paris. Tu n'as qu'à venir déjeuner jeudi comme prévu. » Après m'être fait décommander à dix-neuf heures par Vincent, je dînai avec Philippe. À un moment, il me dit : « De toute façon, tu es l'héritier de ta grand-tante, bien sûr... » Je lui dis : « Pas du tout, c'est Louise l'unique héritière. Très souvent, quand Louise n'est pas là, sans que j'en parle moi-même, Suzanne m'aiguille sur cette question d'héritage, elle me dit qu'elle est très inquiète, "Louise n'a aucune notion de la valeur de l'argent, et avec cette inconscience elle risque bien de finir sur la paille, elle ne cesse de faire de gros chèques à Médecins sans frontières et au Carmel... Louise m'a bien promis que ta sœur et toi vous hériteriez à ma mort, mais avec elle on ne peut jamais jurer de rien, elle est si

crédule, elle se laisse embobiner. Dès que je mourrai, elle se fera plumer par n'importe qui" ... » – « Il faut absolument, me dit mon ami Philippe, faire modifier ce testament : il ne s'agit pas de déshériter Louise, mais il faut qu'elle ait l'usufruit du capital, et que ta sœur et toi vous ayez ce qu'on appelle la nue-propriété. » Je dis à Philippe : « Ma plus grande crainte, étant donné mon amour pour Suzanne et la façon dont elle s'est fait trahir toute sa vie, serait qu'à sa toute fin, mon affection devenue son plus stable réconfort, une tentative comme celle-là puisse lui en faire douter. Je préfère ne rien entreprendre, je suis fataliste... » C'est curieux comme parfois on peut parler des choses autour des choses, avant les choses, comme si leur odeur les précédait...

Le jeudi 23 avril, à une heure moins cinq, j'arrive chez mes grand-tantes, des bouquets de tulipes et de jonquilles à la main, ainsi que le livre de la courtisane japonaise du x^e siècle, *Notes de chevet* de Sei Shônagon, que je viens de lire à la campagne. Comme d'habitude, j'appuie trois fois simultanément sur les deux sonnettes des deux appartements ; par les interstices de la lourde porte grillagée noire, je remarque des présences nombreuses et occupées, une odeur de peinture, une agitation

inaccoutumée. Des inconnus m'ouvrent la porte. J'avance dans le jardin : des hommes partout, en bleus de peintre dans les couloirs, dans l'escalier, dans l'entrée. Il fait un temps splendide, de pimpantes peintures jaunes et roses reluisent sur les murs délabrés. Je pense : voilà donc le fameux mystère, encore une cachotterie de mes tantes, Suzanne prétendait ne pas vouloir faire ces travaux, Louise lui aura forcé la main. Celle-ci n'a pas pris la peine de descendre m'accueillir, elle m'attend dans le couloir du premier étage, chaleureuse, naturelle, je lui rappelle que je ne dois pas l'embrasser, le zona est très peu contagieux, sauf pour les vieilles personnes, où il risque d'être fatal, on a vu des vieillards se jeter par la fenêtre pour échapper aux douleurs, Louise m'a dit de l'embrasser tout de même. Je pénètre dans l'appartement de Suzanne : le tapis du bureau est roulé ; l'aide-ménagère, Sophie, une jeune femme martiniquaise très souriante, que j'ai rencontrée une fois, vient de finir son travail, elle s'apprête à faire signer sa feuille de service avant de disparaître. À ses côtés, devant une des fenêtres qui donnent sur le jardin, je ne sais trop quoi dire, une anodine phrase de circonstance : « Ces peintures... ça va rafraîchir », et elle, avec une moue dubitative, ou inquiète, regardant les hommes

au travail, me dit : « Oui, c'est bien, enfin... » Je retrouve Suzanne, une des premières choses qu'elle me dit : « Nous avons une chance extraordinaire, on n'a pas eu une goutte de pluie depuis huit jours qu'ils sont là... » À la place de son habituelle joie de me revoir, je ne sens que gêne, sous-entendu, froideur. Je lui pose des questions, elle ne veut pas répondre. Elle est si bizarre que je me demande si elle n'est pas tombée sur la tête pendant mon absence. Tout ça m'agace, je soupçonne sa mauvaise foi, sa mauvaise conscience (six mois plus tôt, elle m'avait fait entreprendre des démarches pour trouver une personne de confiance qui pourrait effectuer ces travaux de rénovation, l'avait convoquée, puis, impoliment, n'avait donné aucune suite à sa demande). Pour éluder toute question, elle ne fait que répéter : « Je ne peux rien te dire pour l'instant, il faut attendre que les travaux soient finis, ils devraient l'être demain, alors je pourrai tout t'expliquer, mais pas avant. » Elle dit cela d'une façon si butée, si peu amicale, que je pense la laisser en plan, pour marquer le coup et lui donner une leçon. Je pense en même temps que son humeur doit dépendre du dérangement causé par les travaux, et je décide de surjouer mon mécontentement, je lui dis : « Tu ne mérites pas ces fleurs, ni ce livre. » Elle me

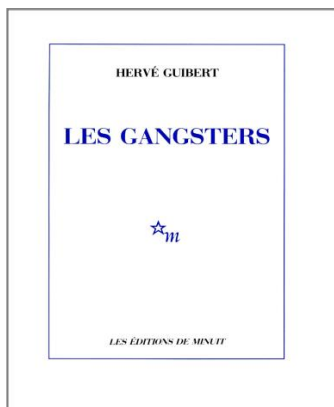
répond : « Oh ! les fleurs... On ne sait plus où les mettre... ils nous en ont acheté, pour Pâques, et aussi un œuf en chocolat, ils ont dit que nous étions deux vieilles femmes abandonnées de tous... » Elle appuie bien sur ces mots, comme si elle me les dédiait, elle ne manque pas d'air. Au moment de partir, parce qu'elle a remarqué mon mécontentement, l'aide-ménagère me lance en riant : « Ne la torturez tout de même pas trop ! » Il est l'heure de monter déjeuner ; un des ouvriers, un gros type, vient trouver ma tante avec civilité et, se penchant vers elle et parlant fort à la personne sourde, lui dit : « Je vais profiter de ce que vous soyez là-haut pour travailler ici sans vous déranger, j'ai un mastic à faire sur cette fenêtre, vous n'y voyez pas d'inconvénient ? » – « Faites, faites ! » dit ma grand-tante d'un geste large, qui a l'air de dire : un peu plus un peu moins, pourquoi vous gêneriez-vous ? L'homme ressort. Je tiens la main de Suzanne, qui de l'autre suit les angles des meubles. En passant devant son bureau, je remarque que des papiers où il est écrit très lisiblement « Traitement de titres » sont épars, en surface, comme s'ils avaient été dérangés. Je dis à Suzanne : « Vous devriez quand même faire attention », je prends une grande enveloppe pour les couvrir. Je pousse Suzanne devant moi, les mains

sous les aisselles, pour lui faire monter l'escalier. À la dernière marche, elle vacille et se cramponne plus nerveusement à la rampe ; c'est la marche qui lui fait le plus peur, sans qu'elle ait de dénivellation plus accentuée, comme si elle savait que cette marche lui serait un jour fatale. Je referme derrière nous la porte, qui restait ouverte à cause de l'épouvantable odeur d'insecticide. Je remarque que la table de l'entrée a disparu. « Ils l'ont mise dans la pièce de devant pour traiter le bois, me confie Louise, moi j'en ai besoin de cette table, ils disent qu'elle est rongée, ils veulent la brûler, mais il faudra qu'ils me la remettent. » Suzanne s'accroche à ma main violemment, comme jamais ; d'ordinaire elle la tient fermement, mais doucement, comme la plus fiable des prises, là j'ai l'impression qu'elle veut me l'arracher, qu'elle cherche à me faire mal. Elle imprime à son corps une amorce de demi-tour, se hisse vers mon oreille de toute sa force, me rabaisse vers elle en me tirant brutalement le bras, et me dit, en explosant, blême et congestionnée, sèche et ruisse-lante, à la fois chuchoté et hurlé : « Tout ça est entièrement fait au noir ! » Je ne l'ai jamais vue comme ça : elle est devenue une autre femme, une folle qui a l'air si raisonnable. J'éclate de rire, en outrant ma réaction : « Il n'y a pas de quoi en faire

un beans ! Avec tous les voisins d'en face qui vous voient... » À table, je demande : « Ce sont les ouvriers qui étaient venus traiter les parasites du jardin ? » – « Oui, non », répond Louise d'un air gêné, et, pour clore toute discussion, elle me dit fermement, d'un regard anormalement buté : « Ce sont des vieux amis. » – « Des amis de qui ? » demandé-je. – « Des amis », répond-elle d'un air mauvais et définitif. Elle a ce regard fixe et un peu fou que je lui ai remarqué deux ans plus tôt, alors que le médecin lui avait prescrit des tranquillisants trop forts, elle dont la nervosité naturelle s'allie étrangement à une grande lenteur. Après le café, au bout d'une heure et demie, nous redescendons avec Suzanne dans son appartement, j'ai dit au revoir à Louise. Je prends soin de fermer les portes et les fenêtres, au nez des ouvriers qui travaillent dans le jardin, et nous surveillent ostensiblement. Je demande à Suzanne : « Vous vous êtes mis d'accord sur un prix, pour ces travaux ? » – « Ne m'en parle pas, me répond-elle effondrée, je te supplie de me comprendre, je t'en parlerai dimanche quand tout sera fini, vivement que tout ça soit derrière nous ! » Je lui dis : « Tu te souviens qu'il y a un an tu avais fait faire un devis, il était de combien ? » – « Alors, viens, me dit-elle, en m'entraînant vers son bureau,

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER EN NUMÉ-
RIQUE LE VINGT-HUIT DÉCEMBRE DEUX MILLE QUINZE DANS
LES ATELIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.
À LONRAI (61250) (FRANCE)
N° D'ÉDITEUR : 5914
N° D'IMPRIMEUR : 1505760

Dépôt légal : janvier 2016



Cette édition électronique du livre
Les Gangsters de Hervé Guibert
a été réalisée le 13 août 2015
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707311764).

© 2016 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707337283



www.centrenationaldulivre.fr